

LA MISE EN CAUSE DU LANGAGE DANS ALEXIS OU LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT ET UN HOMME OBSCUR DE MARGUERITE YOURCENAR

par Sylvia MARTEL (Plum)

On connaît l'amour de la romancière pour le mot juste, sa grande exigence vis-à-vis de la langue, ce qu'on pourrait appeler même sa méfiance à l'égard du langage qui la poussait à livrer elle-même l'interprétation de ses romans ou de ses personnages dans de multiples préfaces, postfaces ou carnets de notes.¹ A moins que ce ne fût d'ailleurs une méfiance envers son lecteur. Nombre de ses œuvres portent une réflexion critique sur le langage ; Hadrien comme Zénon expriment au détour d'une phrase leur distance par rapport à la parole et pointent la faiblesse des mots à traduire l'expérience humaine : « Au plus profond, ma connaissance de moi-même est obscure, intérieure, informulée, secrète comme une complicité. »² C'est le cas également d'Alexis et de Nathanaël, héros respectifs du premier et du dernier roman de l'écrivain, *Alexis ou le Traité du vain combat* et *Un homme obscur*³, qui feront ici l'objet de notre réflexion. En nous appuyant sur leur discours, nous verrons comment le langage est affecté de suspicion, comme miné de l'intérieur et quelles solutions lui préfèrent les personnages dans leur tentative pour « dire » leur être.

La suspicion sur les mots

Alexis ou le Traité du vain combat est une confession. Dans ce roman, le héros est gêné dans l'aveu de son homosexualité, terme qu'il n'emploie d'ailleurs jamais, par des réticences morales. La réticence constitue même en soi une stratégie rhétorique du personnage. Alexis avoue se méfier de la parole : « Mais vous le voyez, j'hésite ; chaque mot que je trace m'éloigne un peu plus de ce que je voulais d'abord exprimer. »⁴ Dans *Un homme obscur*, Nathanaël est un être fruste,

¹ Les actes du colloque *Aux frontières du texte* analysent très bien et dans le détail le phénomène du paratexte exceptionnellement abondant chez Yourcenar : *Marguerite Yourcenar. Aux frontières du texte*, Actes du colloque des 10-11 mai 1994, Roman 20-50, Université Charles de Gaulle-Lille III.

² YOURCENAR Marguerite, *Mémoires d'Hadrien, Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 304. Abréviation désormais utilisée OR.

³ *Un homme obscur* a fait l'objet d'une analyse détaillée par le groupe Yourcenar d'Anvers : *Nathanaël pour compagnon*, *Bulletin* n°12, SIEY, Tours, décembre 1993.

⁴ OR, p. 10.

s'exprimant dans un langage simple qui remet en question par sa personnalité de « Candide »⁵ le sens conventionnel des mots. Les deux personnages se trouvent donc aux prises avec un langage qui ne les satisfait pas et invitent le lecteur à les suivre dans leur réflexion, ou réaction dans le cas de Nathanaël, sur les mots.

Comme Marguerite Yourcenar, Alexis a l'expression rigoureuse. Il prend la parole, ou la plume, pour dire la vérité, ce qui signifie pour lui tout dire : « Cette lettre, mon amie, sera très longue. [...] on est toujours si peu clair dès qu'on essaie d'être complet ! Je voudrais faire un effort, non seulement de sincérité, mais aussi d'exactitude. »⁶ Pourtant, sa prétention à la vérité est atteinte dans ses fondements par l'ambition de son projet car traduire fidèlement la vie lui paraît une entreprise impossible : « La vie, Monique, est beaucoup plus complexe que toutes les définitions possibles ; toute image simplifiée risque toujours d'être grossière. »⁷ Le personnage se trouve donc devant une aporie : comment répondre à la nécessité absolue de dire la vérité alors que le moyen, le langage, ne peut satisfaire cette exhaustivité et cette exactitude ? Alexis ne se résout au paradoxe d'écrire que dans une utilisation à la fois hésitante et scrupuleuse des mots. L'ensemble de sa confession relate ce processus d'accession à la vérité de soi par la révélation de soi ; la parole permet à Alexis de se réconcilier avec lui-même parce qu'elle ôte le poids de la culpabilité liée au mensonge : « Vous étiez le seul être devant qui je me jugeais coupable, mais écrire ma vie me confirme en moi-même », dit-il à la dernière page. Si elle a finalement un effet cathartique, dès l'ouverture du récit cette volonté d'explication est pourtant mise en doute à travers une remise en question fondamentale, celle des mots⁸ :

J'ai lu souvent que les paroles trahissent la pensée, mais il me semble que les paroles écrites la trahissent encore davantage. [...] Écrire est un choix perpétuel entre mille expressions, dont aucune ne me satisfait, dont aucune ne me satisfait sans les autres.

Le verbe subjectif *trahir* connote péjorativement le langage en le privant de son caractère de vérité. Pour Alexis, les mots manquent de précision et ne parviennent pas à rendre compte de la réalité dans sa vérité et surtout dans sa complexité, ce qui revient implicitement à dire qu'ils mentent pour une part : « Les mots servent tant de gens,

⁵ Le parallèle est fait par Maurice DELCROIX dans son introduction au *Bulletin* n°12 de la SIEY déjà cité.

⁶ OR, p. 9.

⁷ OR, p. 18.

⁸ OR, p. 9.